



Copyright © 2023 par Judith Gagnon

Tout droit réservé.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite sous quelque forme que ce soit sans l'autorisation écrite de l'éditeur ou de l'auteur, sauf dans les cas autorisés par la loi américaine sur le droit d'auteur.

Tables des matières

1- Le congédiement	1
2- La révolte	9
3- Enterrer la hache de guerre	17
4- L'envers de la médaille	25
5- La surprise	35

1- Le congédiement

— MA BELLE FILLE, la prunelle de mes yeux ! lança George Pitre, le président de Construction Majestic, en voyant sa progéniture entrer dans son bureau.

— Faut pas trop en mettre, p'pa ! Bon, tu voulais me voir pour quoi ? J'ai un tas de dossiers à préparer pour de futurs acheteurs.

— Eh bien justement, tu vas mettre ça de côté. J'en ai un beaucoup plus important à te soumettre. Tu remettras ce que tu étais en train de faire aux ventes.

— OK ! Qu'est-ce qui est si important pour que tu veuilles que je délaisse la préparation de futurs projets ?

— La villa de MC Pickard.

Virginie regarda son père avec mécontentement. Elle savait très bien que si son paternel voulait s'occuper de la villa de MC Pickard, c'était que le projet était au bord du fiasco. Son père avait la fâcheuse tendance à lui remettre des projets dont les échéanciers approchaient ou étaient en retard afin qu'elle rattrape le temps perdu et

surtout évite à l'entreprise de perdre trop d'argent dans les reports de délai. *C'est pour ton apprentissage, pour quand tu vas reprendre la compagnie de ton vieux père*, avait rétorqué son paternel lorsqu'il lui avait remis sa première catastrophe. Naïvement, elle avait accepté, et le succès qu'elle avait réussi à avoir avec ledit projet avait émerveillé son père, qui lui remettait toujours ses naufrages depuis.

— Qu'est-ce qu'elle a, la villa ? demanda Virginie.

— Eh bien, il y a quelque temps, le chantier a dû s'arrêter pour diverses raisons, et là, trois semaines plus tard, il tarde à rattraper le retard pris pendant cette pause.

— Et tu veux que j'aille voir ce qui se trame et remettre en marche la machine pour terminer le projet quand ?

Virginie savait que lorsque son père lui remettait des fiascos en devenir, l'échéancier pour accomplir l'impensable était serré. Mais elle avait commencé à apprécier cette pression. Elle avait toujours réussi à atteindre ses objectifs. Cela faisait d'elle une patronne redoutable.

— Pour le réveillon de Noël !

— Le réveillon de Noël ? s'exclama-t-elle. C'est dans à peine quatre semaines.

Elle avait toujours eu des échéanciers serrés, mais jamais aussi courts.

— Le célèbre MC Pickard veut célébrer Noël dans sa nouvelle demeure. Au prix qu'il nous paie pour construire sa villa...

— La vraie raison ? demanda Virginie, sachant très bien que l'argent n'avait rien à voir avec cet échéancier serré.

Son père avait tellement d'argent dans ses coffres que même si ce MC Pickard décidait de baisser son prix à cause des retards, la compagnie pourrait très bien éponger

le déficit. Non, pour son père, c'était plus une question d'image.

— Il a comme projet de faire un réveillon dans sa villa et il a déjà commencé à vendre des billets pour cette soirée.

— Donc, si la villa n'est pas prête, ça va entacher son image et celle de la compagnie par le fait même.

— Tu es bien la fille de ton père.

Virginie leva les yeux au ciel et sourit.

— C'est bon, j'accepte. De toute manière, ça ne doit pas être si pire que ça !

∞

— C'est horrible ! s'exclama Virginie en regardant par la fenêtre de sa voiture ce qui devait être la villa de MC Pickard.

Elle était là depuis au moins quinze minutes à regarder le désastre qui se trouvait devant elle, à analyser le dossier que son père lui avait donné. Son paternel avait parlé d'une pause et d'un délai involontaire, mais rien n'expliquait réellement les raisons du ralentissement du projet. L'extérieur de la villa était encore sur l'isolant et bon nombre de débris traînaient sur le sol. Les portes des garages n'étaient pas installées encore et le balcon avait des allures d'échafaudages rudimentaires tellement la finition laissait à désirer. À voir les travailleurs aller et venir sur le terrain et à l'intérieur de la bâisse, elle avait vraiment l'impression que la construction était laissée à l'abandon. Elle était très anxieuse de voir l'état de l'intérieur. Avec le froid de l'hiver, qui devenait de plus en plus glacial, les travaux extérieurs allaient être pénibles, surtout au niveau du pavage. En prenant tout son courage à deux mains, Virginie soupira et sortit de la voiture. Elle remonta le col de son long manteau noir afin de briser le vent qui venait agresser sa

nuque. *Tu parles d'un endroit pour construire une villa*, maugréa-t-elle en regardant les champs qui entouraient la future construction et d'où le vent polaire prenait sa force.

Afin de rester professionnelle et de démontrer sa hiérarchie dans la compagnie, Virginie n'avait pas cru bon se changer avant de partir. C'est donc en tailleur et jupe sous son manteau, et talons aiguilles, qu'elle se déplaça vers la future villa. Elle maudissait son idée de ne pas avoir apporté d'autres chaussures un peu plus confortables pour la saison et l'environnement, mais elle tentait de ne pas démontrer d'inconfort. Cependant, lorsque sa cheville plia dans une crevasse de la cour, elle se retrouva à ça de tomber au sol. Heureusement, elle fut retenue in extremis par les mains d'une travailleuse.

— Vous n'avez pas de cap d'acier ? demanda l'inconnue en regardant les pieds de celle à qui elle venait d'éviter la honte d'une chute devant tout le monde.

— Non, je n'ai pas pensé à cela.

— Attendez, je vais aller vous en chercher.

— Non, ça ne sera pas nécessaire. Je viens voir Patricia Jobin.

— C'est pour quelle raison ?

— Je viens de la maison-mère de Construction Majestic.

— Oh, je vois. Eh bien, ne cherchez plus, Patricia Jobin, c'est moi !

Virginie regarda la femme devant elle. Elle était de taille moyenne, les cheveux bleus attachés, et des yeux pers attractifs. N'eût été son casque de protection mentionnant son titre, l'héritière de Construction Majestic n'aurait jamais imaginé une seconde que la femme devant elle pouvait être la contremaître qu'elle devait voir. Elle ne savait

pas trop à quoi elle s'attendait, mais clairement pas à une femme aussi sexy que celle-ci.

— Pouvons-nous parler dans un endroit un peu plus chaud ? demanda Virginie en désignant ses vêtements pauvres en chaleur.

— Oui, bien sûr. Venez, c'est au fond !

Patricia tendit le bras à Virginie pour l'aider à se déplacer jusqu'à sa roulotte de travail. La contremaître se trouvait chanceuse que le grand manitou de sa compagnie envoie sa superbe fille pour venir faire affaire avec elle. Non pas qu'elle avait l'idée de la courtiser, mais c'était beaucoup plus agréable de parler avec elle qu'avec le paternel. Patricia avait entendu beaucoup de choses à propos de l'héritière de la compagnie. Semblait-il qu'elle était excellente pour aider à redresser le navire des causes perdues. Patricia voyait donc d'un très bon œil son arrivée pour l'aider avec certaines gestions internes que la compagnie avait effleurées très rapidement. Cette insensibilité envers les employés avait amené beaucoup d'insatisfaction que Patricia avait réussi tant bien que mal à atténuer. Tout en se dirigeant vers la roulotte - bras dessus, bras dessous, afin que Virginie ne perde pas la face en tombant au sol avec ses chausures vraiment inadaptées pour l'environnement - Patricia entendit un sifflement de séduction au loin. Elle regarda d'un air sévère celui qui avait fait ce son plein d'ironie. Ce dernier s'excusa subtilement, puis continua son chemin. Virginie aussi avait entendu ce sifflement de complaisance, mais elle était trop concentrée à placer ses talons aiguilles convenablement sur le sol pour réagir.

Arrivée enfin à destination, Patricia ouvrit la porte de sa roulotte et Virginie s'y engouffra sans même adresser un merci pour la galanterie de son hôte. Cela attira l'attention

de la contremaître, qui pensa que, finalement, hormis sa beauté, l'héritière de la compagnie était probablement faite de la même froideur que son paternel, après tout.

L'invitée enleva son manteau en silence et le pendit au petit crochet près du bureau de la responsable de chantier. Cette dernière regardait Virginie avec attention, attendant la suite. Afin d'être conviviale avec son invitée, elle prit la parole en premier.

— Un petit café, peut-être ?

— Hmm hmm, acquiesça Virginie en ouvrant les dossiers qu'elle avait apportés.

Patricia regardait du coin de l'œil l'héritière de la compagnie, cherchant à saisir la raison de sa venue qui lui semblait de plus en plus étrange. C'est en déposant la boisson chaude devant son invitée que Virginie leva enfin les yeux et fixa son hôte.

— Vous savez, commença Virginie, quand mon père me demande d'aller rendre visite à un chantier, c'est parce qu'il y a un problème.

— Oui, je sais, nous avons pris du retard, mais...

— Laissez-moi terminer ! la coupa-t-elle. Je n'ai pas toutes les raisons qui expliquent lesdits retards, mais ce que je sais, c'est que la pression monte au sein des actionnaires de la compagnie afin de réaliser ce projet dans les temps.

— Tout le monde va mettre la main à la pâte. Tout est redevenu normal. Tout le monde est en santé et l'approvisionnement n'est pas un problème. Je vous garantis que nous serons capables de...

— Vous êtes congédiée !

Ces mots frappèrent Patricia de plein fouet. Elle ne l'avait vraiment pas vu venir. L'annonce eut pour effet de lui crisper la poitrine.

— Pardon ? réussit-elle à répondre.

— Vous m'avez bien comprise. Comme je vous l'ai dit, quand mon père me demande d'aller voir un chantier, je dois agir en conséquence quand il y a un problème dans la chaîne de production. Comme vous l'avez bien dit, vous avez tout l'équipement, les employés et les matériaux nécessaires, mais les travaux stagnent. Le chantier a besoin d'un changement.

— Mais vous savez bien que le retard n'était pas de mon ressort, non ?

— Peu importe. Je ne suis pas ici pour trouver des raisons, je suis ici pour rendre des résultats.

Patricia était encore bouche bée, saisie. Elle avait du mal à assimiler ce qui venait tout juste de se passer. Elle croyait vivre un mauvais rêve. Comment une compagnie qui l'engageait depuis maintenant dix ans pouvait-elle la jeter ainsi du jour au lendemain ? Elle avait toujours exécuté les projets dans les temps, avant celui-ci. Elle était reconnue justement pour être la contremaître la plus productive de la compagnie depuis des années. Tous les employés espéraient faire équipe avec elle à chaque projet. Comment pouvait-elle être jetée de cette manière après tout ce qu'elle avait fait pour tenir à flot ce chantier ces dernières semaines, malgré l'arrêt impromptu ?

— Cela prend effet immédiatement. Évidemment, nous vous donnerons un dédommagement de deux semaines.

— Vous m'annoncez ça froidement, comme ça ? s'étonna encore Patricia. Aucun préavis ? Je n'en reviens pas. Je travaille pour votre compagnie depuis une décennie ! Jamais votre père n'a été déçu !

— Madame, euh, Jobin, reprit Virginie en prenant le temps de s'assurer du nom de famille de la femme qu'elle venait de remercier, je sais que vous auriez aimé une manière moins cavalière de vous voir annoncer cela, mais notre échéancier est très court et je dois créer un électrochoc.

— Incroyable ! souffla Patricia.

Elle attrapa son manteau et quitta le petit bureau en prenant bien soin de claquer la porte le plus fort possible pour attirer l'attention de tout le monde.

Plusieurs employés tentèrent de lui demander à son passage ce qui lui arrivait, mais Patricia était beaucoup trop en colère pour leur dire quoi que ce soit. Elle se dirigea directement vers sa voiture et fit monter la poussière avec ses pneus en quittant précipitamment le chantier.

2- La révolte

— MARIO ! CRIA Virginie en lui faisant signe de venir la voir dans le petit bureau du contremaître.

Cela faisait déjà une semaine que l'héritière de la compagnie avait nommé Mario Gariépy, un vieux de la vieille chez Construction Majestic, pour prendre la relève de l'ancienne contremaître. Même si le projet recommençait à rouler, il n'allait pas aussi rapidement qu'avait imaginé Virginie.

— Oui, madame Pitre ? commença le nouveau bras droit de Virginie.

— Est-ce que je peux savoir pourquoi les portes de garage ne sont toujours pas installées ? Ça devait être fait il y a deux jours !

— Je sais bien. Mais j'ai des gars qui ont callé¹ malades ces derniers jours. Je ne peux pas en inventer.

— On pourrait en faire venir de la grande ville pour aider.

— En tout respect, tous les chantiers sont en manque de main-d'œuvre actuellement. Y'en a pas un qui va accepter de se séparer de ses effectifs. Ajoute à cela le syndicat...

— C'est bon, c'est bon, j'ai compris. Je ne sais pas. Faut leur mettre de la pression, que ça avance !

— Je vais faire mon possible, affirma Mario en haussant les épaules et en sortant du bureau de Virginie.

Mario Gariépy était un très ancien employé de Construction Majestic, très cher aux yeux de son père. Il était là depuis le début de la compagnie et son paternel lui vouait une entière confiance pour tout. Virginie n'avait pas à douter de ce choix pour remplacer l'ancienne contremaître, mais elle sentait une résistance de la part des employés. Elle avait imaginé que cela ne durerait qu'une journée ou deux. Pas une semaine. Plus de trente minutes plus tard, toujours le nez dans ses dossiers à revoir l'échéancier possible pour la conclusion du projet, Virginie entendit cogner légèrement à sa porte.

— Entrez ! ordonna-t-elle simplement sans lever le nez de ses tableaux.

La tête de Mario apparut.

— Madame Pitre, vous devriez venir dans le grand hall.

1. se faire porter pâle, ou simplement appeler pour dire que l'on est malade.

— Tu ne vois pas que je suis occupée, là ?

— Je crois que c'est important. On va avoir un petit problème pour continuer la journée.

Virginie souffla fortement, fatiguée des délais. Elle se leva, attrapa son manteau ainsi que sa tuque et suivit Mario.

— Ça ne finira jamais ce chantier, maugréa-t-elle en recevant le vent froid directement au visage.

Tout en suivant Mario vers la grande et luxueuse porte d'entrée de la villa, Virginie regrettait amèrement avoir accepté ce projet au beau milieu de nulle part. Elle préférait ceux où elle n'était pas à la merci du vent glacial et des caprices de Mère Nature, protégée par d'autres bâtiments. Ici, il n'y avait que des champs à perte de vue autour de la maison. Lorsque les deux patrons du chantier pénétrèrent dans la villa, Virginie s'arrêta net en voyant tous les employés debout dans le grand hall, la majorité les bras croisés. *Ils ne sont sûrement pas là pour me faire une surprise-party*, se dit-elle.

Comme personne ne prenait la parole, elle prit l'initiative.

— Est-ce que je peux savoir ce qui se passe exactement ? demanda-t-elle sur un ton condescendant. On a pas toute la journée pour les pauses !

— Personne ici ne va retourner travailler.

— Pardon ? s'étonna-t-elle en tentant de cibler l'homme qui avait osé lancer la menace.

— Vous m'avez bien compris! reprit un grand gaillard légèrement bedonnant, taché de peinture.

— Et vous êtes ?

— Claude Sénecal, représentant syndical.

Virginie se retint de lever les yeux au ciel. *Le syndicat. Ne manquait plus que cela*, pensa-t-elle.

— Alors, pour quelles raisons, Monsieur Sénécal, vous encouragez vos membres à stopper la production et ainsi avoir une répercussion sur les salaires de vos employés ? Parce qu'on s'entend que si vous ne travaillez pas, je ne peux pas vous verser un salaire.

— Vous arrivez ici avec votre voiture de luxe et vos talons aiguilles, vous mettez dehors notre contremaître qui était appréciée de tous, vous exigez de mes membres des heures impossibles à tenir, vous mettez de la pression sur une équipe déjà affaiblie et vous espériez vraiment que nous serions coopératifs comme des petits chiens ? Votre père ne vous a pas donné les informations spécifiques concernant notre situation ?

— Peu importe les raisons qui vous rendent uniques, commença Virginie en mimant des guillemets avec ses doigts sur ces deux derniers mots, vous n'êtes quand même pas des enfants, ma foi !

Le représentant syndical regarda ses membres et leur fit signe de quitter les lieux, devant le regard surpris de l'héritière de la compagnie.

— Vous ne pouvez pas partir comme ça ! objecta-t-elle en s'approchant de Claude Sénécal.

— Essayez de nous en empêcher voir ! conclut-il avant de suivre ses membres et de claquer la porte.

Virginie et son contremaître observaient l'entrée, incrédules. *Ils vont nécessairement revenir et crier à la plaisanterie*, pensa-t-elle naïvement pendant quelques secondes. Personne ne rebroussa chemin pour reprendre le travail. Virginie poussa un cri de colère.

— On est dans la merde !

— On fait quoi ? demanda le contremaître.

— J'veais faire des appels et faire venir des équipes de la grande ville.

— Personne va vouloir se faire imposer un changement de projet comme ça et surtout pas au milieu de nulle part.

— Arf ! Tu peux prendre le reste de ta journée de congé, souffla-t-elle à Mario, dépité devant la situation.

Elle quitta ensuite elle aussi la villa pour se diriger vers son bureau. Les dernières voitures des employés déserteurs quittaient le stationnement improvisé près de la villa. Virginie n'en revenait pas. Comment allait-elle expliquer à son paternel que toute l'équipe avait quitté le navire ? Où avait-elle erré ? Dans tous les autres projets, ses décisions n'avaient jamais été contestées de la sorte. *Je n'ai pas de chance d'être tombée cette fois-ci sur une équipe faible*, pensa-t-elle pour expliquer ses déboires. Elle repassa ses dossiers associés au projet afin de trouver ce qui rendait cette équipe plus fragile que les autres. Outre quelques retards de livraison, rien ne mentionnait de quelconques problèmes. Elle referma le tout avec véhémence et, à ce moment, on cogna à la porte légèrement.

— Entrez ! lança-t-elle avec l'espoir de voir apparaître le représentant syndical ou tout autre employé revenant sur la décision de déserter le chantier.

Elle déchanta en voyant apparaître son contremaître.

— Oui, Madame Pitre, je crois que j'ai trouvé une piste de réponse à notre problème.

— Et ? demanda-t-elle en gesticulant pour qu'il élaboré son hypothèse.

— Vous devriez venir voir par vous-même.

Virginie leva les yeux au ciel à l'idée de devoir affronter de nouveau le vent glacial de l'extérieur. Elle finit par suivre le vieux Mario jusqu'à l'intérieur de la villa. Ce dernier l'amena dans une pièce à l'arrière du bâtiment, qui allait devenir la grande salle de réception. Lorsqu'elle approcha de l'endroit où le responsable l'amenait, elle n'en crut pas ses yeux...

∞

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ? s'écria Virginie en entrant en trombe dans le bureau de son père.

— J'ai essayé de la retenir, mais... souffla la secrétaire.

— C'est bon, c'est ma fille après tout. Pas besoin de lui barrer la route. Tu peux refermer la porte, ordonna-t-il à sa secrétaire. Que me vaut cette entrée fracassante ?

— Tu savais qu'il y avait eu un drame sur le chantier et tu n'as absolument rien fait pour les employés ! Et tu m'envoies là sous prétexte qu'il y a de la mauvaise gestion, pour faire le ménage dans le seul but de te sauver la face ! J'ai eu l'air d'une innocente devant tout le monde en arrivant avec mes grands chevaux !

— Il y a des drames qui arrivent tous les jours, ma fille. Il faut penser avant tout à l'image de la compagnie et le futur !

— Au détriment des humains qui travaillent pour nous ?

— Le drame qui s'est produit ne change rien à l'échéancier !

— Non mais tu t'entends ? Deux hommes sont morts sous une poutre ! Sous une poutre de la villa ! Et t'as même pas eu l'obligeance de te présenter sur place, d'offrir des compensations aux familles, soutenir les gens qui ont vécu le drame !

— Je leur ai permis trois semaines de congés...

— De congés? coupa-t-elle. Ils sont en deuil ! Tu aurais pu au minimum leur envoyer de l'aide psychologique, bon sang !

— Tu n'es pas encore présidente de la compagnie, ma fille, alors calme tes reproches !

Virginie soupira et tourna les talons, mais son père l'interpella.

— Tu vas où, là ?

— Je m'en vais essayer de sauver les meubles et la face de ma future compagnie !

Elle ouvrit la porte du bureau de son père et, d'un pas décidé, quitta l'établissement. En grimpant dans sa voiture, elle fouilla dans son dossier à la recherche d'un numéro de téléphone. Lorsqu'elle le trouva, elle le signala sur son portable et croisa les doigts que la personne à l'autre bout du fil réponde.

3- Enterrer la hache de guerre

— NON MAIS VAS-TU répondre ?

Virginie venait de passer deux jours au téléphone à tenter de rejoindre une personne qui ne voulait pas décrocher. Il n'était plus question de délai pour le projet ou de pression de se tenir à l'échéancier, elle était en mission "sauver la face". Elle faisait les cent pas dans le bureau mobile exigü, à peine réchauffée par la petite plinthe électrique. Les réponses qu'elle avait trouvées concernant le drame qui s'était produit à la villa l'avaient chamboulée. Même si elle était habituée à gérer des problématiques logistiques sur les chantiers, c'était la première fois qu'elle avait à s'occuper d'une situation dramatique et surtout des répercussions de celle-ci sur les employés. Elle reconnaissait avoir agi rapidement dans ses choix de gestion, mais elle n'avait pas toutes les informations. Congédier la contremaître du chantier

sur un coup de tête avait été une terrible erreur, elle le reconnaissait maintenant. Elle se promit de toujours bien vérifier les raisons expliquant les retards dorénavant et ne plus se fier au dossier que son père lui soumettait. Elle avait certes des preuves à donner à son paternel sur sa manière de reprendre le flambeau de la compagnie, mais elle ne le ferait plus au détriment des relations humaines.

Après un autre essai infructueux, Virginie lança son téléphone au mur. Au même moment, Mario ouvrit la porte. Ce bon vieux contremaître, toujours fidèle à la compagnie après trente ans, tentait d'aider du mieux qu'il le pouvait sur l'avancement de certains travaux le temps que sa patronne trouve une solution pour ramener les employés sur le chantier. Devant la mine déconfite de Virginie ainsi que le téléphone en lambeaux à ses pieds, Mario regarda l'héritière de la compagnie d'un regard compatisant.

— Elle ne répond pas ! souffla Virginie. Elle n'a même pas le culot de me rappeler. J'ai laissé des dizaines de messages.

— Pourquoi n'allez-vous pas à sa rencontre ? Je suis de la vieille école. Y'a rien de mieux pour régler un conflit qu'une bonne conversation en personne.

L'idée de Mario surprit Virginie. Elle n'avait pas pensé à cette éventualité. Mais elle aurait préféré avoir une discussion franche au téléphone avant de la voir en personne. Un peu par culpabilité de l'avoir traitée injustement, mais surtout par orgueil.

— C'est ironique de ma part de vous encourager à me remplacer, mais je me fais vieux, et les employés, c'est elle qu'ils veulent. Pas moi. Si vous voulez entrer dans votre échéancier, la meilleure manière c'est d'aller vous excuser.

Bon, je vais ramasser un peu les outils dans le garage et je vais quitter pour la soirée.

Virginie salua son contremaître et se laissa choir sur la chaise. Elle regarda le calendrier affiché au mur. Noël arrivait dans trois semaines. Elle devait faire quelque chose. D'un bond, elle se leva, attrapa son manteau et quitta son bureau en direction de sa voiture. Au diable l'orgueil, elle devait agir. Derrière la poussière que souleva sa voiture, le vieux contremaître sourit. Il allait peut-être enfin pouvoir prendre sa retraite comme prévu avant Noël.

∞

Toc-toc-toc

Virginie était arrivée rapidement à l'adresse affichée dans les dossiers de son ancienne contremaître. Un vieux duplex en plein cœur du petit village où se trouvait le chantier. Virginie avait pris son courage à deux mains avant de débarquer de sa voiture et de monter au deuxième étage par l'escalier en fer forgé qui menait à l'appartement de Patricia. Après quelques secondes qui parurent une éternité avec le vent glacial qui la faisait frissonner à chaque instant, la porte s'ouvrit. Alors qu'elle s'attendait à se retrouver devant son ancienne employée, c'est une femme au look hippy qui s'avança vers elle.

— C'est pour quoi ?

— Euh, est-ce que je suis bien chez Patricia Jobin ?

— Qui la demande ?

— Virginie Pitre des Construction Majestic.

— Un instant ! conclut la jeune hippy en fermant la porte et en laissant l'héritière de la compagnie de construction sur le balcon.

La patience de Virginie commençait à s'estomper. Elle était complètement gelée. Cette idée d'aller à la rencon-

tre de celle qu'elle avait injustement congédiée devenait complètement ridicule selon elle. Alors qu'elle allait lâcher prise et redescendre à sa voiture, la porte s'ouvrit de nouveau, laissant entrevoir le visage de l'ancienne contremaître.

— Vous voulez quoi ? demanda-t-elle brusquement.

— Vous parler.

— J'veux parie que les gars ont plié bagages, n'est-ce pas ?

— Est-ce que je peux entrer pour discuter ? Il fait un froid de canard.

Patricia hésita et finit par ouvrir la porte pour laisser entrer Virginie. Elle était fâchée, mais pas inhumaine. Il faisait en effet très froid, même pour elle pour discuter sur le cadrage de la porte. Refusant de la faire pénétrer plus loin dans son appartement, elle croisa les bras et arrêta la progression de l'invitée.

— Vous êtes au chaud maintenant, dites-moi ce que vous avez à dire, qu'on en finisse.

Virginie ne savait pas trop comment débuter la discussion. Elle voyait bien que son interlocutrice était fermée et surtout qu'elle était toujours fâchée contre elle. *Qui ne l'aurait pas été ?* se demanda-t-elle.

— Tout d'abord, je suis venue m'excuser. J'ai agi un peu trop rapidement sans avoir toutes les informations à ma disposition sur la situation du chantier.

— Ah c'est déjà un bon début. Mais ça ne changera rien. Je ne serai pas votre bouée de sauvetage.

— Écoutez, peut-on au moins prendre le temps de discuter calmement et de voir si on ne pourrait pas trouver un terrain d'entente ? Je suis sûre que de meilleures condi-

tions salariales pourraient vous faire plaisir et aider à votre retour sur le chantier.

— Vous voulez m'acheter, c'est ça ?

— Non, bien sûr que non. Mais je sais que votre équipe a besoin de vous.

— Ouais, c'est ça.

— J'ai besoin de vous, avoua-t-elle finalement. J'ai appris le drame qui s'était produit il y a quelques semaines. Je l'ai su sur le tard et c'était mon devoir de prendre toutes les informations nécessaires pour comprendre votre situation, et je ne l'ai pas fait. J'aimerais vous inviter à souper afin d'enterrer la hache de guerre et apprendre à nous connaître. Ensuite, si jamais vous ne voulez rien savoir de revenir, je respecterai votre décision.

— Pat, viens ici, s'il te plaît ! lança une voix au fond du corridor menant à ce qui semblait être la salle de séjour.

— Je reviens, s'excusa Patricia en se dirigeant vers la voix qui l'appelait. Qu'est-ce que tu veux? chuchota-t-elle à la jeune hippy.

— Tu vas vraiment passer à côté de cette occasion ?

— Je ne me ferai pas acheter, certain.

— Tu as dans ton entrée une superbe femme, élégante et sexy, avec visiblement beaucoup d'argent. Ce n'est pas tout le monde qui se promène en Mercedes, expliqua-t-elle pour agrémenter son argument. Tu perds quoi à aller souper avec ?

— Mon temps ?

— Se morfondre dans le divan tous les jours, j'appelle pas ça maximiser son temps. Et puis, qui sait, après quelques coupes de vin, ça pourrait peut-être...

— Oh arrête, veux-tu ! conclut-elle avec véhémence avant de repartir vers l'entrée. C'est bon j'accepte le souper, affirma-t-elle en attrapant son manteau.

Elle préférait sortir plutôt que de subir les moqueries de sa colocataire.

— Vous allez sortir comme ça ? demanda Virginie devant le jogging et le coton ouaté de son invitée.

— Est-ce qu'il y a un souci avec mes habits ? questionna durement Patricia.

— Non, non, bien sûr. Allez, venez ! conclut Virginie.

Patricia allait refermer la porte derrière elle lorsqu'elle surprit sa colocataire mimer une accolade à soi-même en train d'embrasser le vide. Elle leva les yeux et claqua la porte.

∞

Les deux femmes n'avaient pas ouvert la bouche tout au long du trajet. Virginie étant concentrée à ne pas se perdre en se rendant au restaurant qu'elle visait et Patricia parce qu'elle n'avait certainement pas envie de faire les premiers pas. Elle avait elle aussi un orgueil bien élevé. Lorsque Virginie tourna dans le stationnement du luxueux steak house *Le Steakies*, elle vit soudainement le peu d'économies qui lui restaient suite à son chômage précipité voler en poussière. Elle n'allait certainement pas argumenter pour changer de restaurant. Elle avait une certaine fierté. Elle fut surprise de voir Virginie lui ouvrir galamment la porte afin de lui permettre d'entrer en premier. Elle devait se méfier de son ancienne patronne. Croyait-elle vraiment l'avoir avec ce genre de geste délicat à son égard ?

— Pour deux personnes, débutea Virginie devant l'hôtesse qui les avait accueillies.

L'hôtesse attrapa deux menus ainsi que la carte des vins et les invita à la suivre. Elles traversèrent la salle à manger déjà remplie au maximum de sa capacité. *Comment avait-t-elle pu avoir une place ?* se demanda Patricia. Arrivée à leur table, l'hôtesse déposa les menus, leur sourit et les laissa s'installer. La table qui leur avait été attribuée était une grande banquette en demi-lune capable de recevoir au moins cinq ou six personnes. Devant le regard ébahi de son invitée, Virginie sourit.

— C'est la table réservée à l'année par Construction Majestic.

— Parce que ça vous arrive souvent de devoir inviter des employés pour les acheter ?

— Pouvez-vous arrêter de dire que je veux vous acheter ? s'opposa Virginie. Si à la fin du repas, vous trouvez que c'est sans issue, on se dira au revoir et on passera au prochain appel. D'ici là, laissez-moi m'excuser à ma façon et tenter de recoller les pots cassés. Donnez-moi au moins une chance le temps du souper.

Patricia soupira. Plus son ancienne patronne parlait, plus elle voyait son animosité à son égard s'envoler. Elle devait quand même rester sur ses gardes. Ce genre de personnes, riches et pleines de pouvoir, savaient comment manipuler les gens. Elle avait toujours l'impression que son hôte la regardait toujours de haut.

— OK, commença-t-elle. À une seule condition : on arrête le vouvoiement ! Si on veut faire équipe, il faut savoir se mettre au même niveau.

Virginie fut surprise de sa remarque. Elle n'avait jamais estimé que le vouvoiement pouvait être perçu comme si elle voulait être supérieure à quiconque. Elle avait pris cette habitude simplement en signe de respect.

— Entendu ! conclut-elle. Tu choisis ce que tu veux, c'est moi qui invite ! Et je n'accepte aucun refus ! C'est un dîner d'affaires et c'est à mes frais.

Patricia fulminait. Elle venait de se faire avoir. Même si cela l'arrangeait de ne pas avoir à payer sa facture qui s'annoncerait sûrement salée, elle devait ravalier sa fierté et laisser son ancienne patronne payer. Si celle-ci désirait s'occuper de la facture, elle allait certainement la lui faire grimper le plus possible. Cela compenserait un peu l'affront qu'elle lui avait fait en la congédiant froidement.

4- L'envers de la médaille

— TU DÉSIRES BOIRE quel vin ? demanda Virginie par politesse.

— Le plus cher ? lança Patricia en guise de bravade.

— Choisis celui que tu veux, répondit en souriant Virginie.

Lorsque le serveur vint prendre leur commande, Patricia prit au mot son ancienne patronne et sélectionna le vin le plus cher sur la carte. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle avait choisi, mais avait décidé de profiter de l'occasion pour déguster des boissons qu'elle n'aurait pas les moyens de se payer. À plus de 100\$ la bouteille, elle aurait très bien pu s'en payer trois à ce prix.

— Très bon choix ! affirma simplement Virginie en souriant à son invitée.

— Bon, allons droit au but. Qu'est-ce qui a déclenché cette vague de sympathie à mon égard?

— Tout d'abord, sache que je suis encore désolée de la manière dont je t'ai traitée. C'était indélicat de ma part, et immature.

— Immature? pouffa Patricia. J'aurais plutôt dit *bitch*.

Virginie grimaça devant la pointe lancée par son invitée, mais plutôt que de se défiler, elle approuva la remarque.

— En effet, j'ai été une *bitch* de première.

Les deux femmes se regardèrent quelques secondes puis éclatèrent de rire. Comme si, soudainement, la tension qui existait jusqu'ici entre elles venait de disparaître. Au même moment, le serveur revint avec la bouteille de vin et remplit les verres.

— Êtes-vous prêt à commander ? leur demanda-t-il.

Les deux femmes acquiescèrent. Patricia choisit une entrée de crevette gratinée, et comme plat principal, une queue de homard accompagnée de riz et de légumes. Virginie, quant à elle, jeta son dévolu sur une entrée de calmar frit et d'un classique filet mignon accompagné de frites. La luminosité tamisée de l'endroit décontractait l'ambiance. Patricia prit une gorgée de vin et fixa son ancienne patronne.

— Quoi ? questionna cette dernière.

— Rien. Je me demandais juste, qu'est-ce que tu trouves d'intéressant à foutre le bordel dans les chantiers ?

— C'est une question de perception. Je suis mandatée pour aider aux différents chantiers dans leur avancement et éviter le plus possible des pertes financières à l'entreprise.

- Tout en sabotant la vie des gens ?
- Je pensais qu'on avait enterré la hache de guerre. Je me suis excusée.
- Oui, pardon de ma sauvagerie, rétorqua Patricia.
- C'est correct, c'est normal que tu sois encore contrariée. Je le serais sans doute aussi si j'avais été congédiée cavalièrement comme je l'ai fait pour toi.
- Un silence s'installa entre elles, brisé par l'arrivée de leur entrée. Juste à temps avant que le malaise ne s'installe.
- Ça fait quoi être l'héritière d'une grosse multinationale ? demanda Patricia en prenant une bouchée de sa crevette gratinée.
- C'est stressant, avoua Virginie. Je dois prouver tous les jours que j'ai tout pour reprendre le flambeau. Les actionnaires attendent des résultats.
- On a tous des supérieurs qui attendent des résultats, mais quelles sont les chances que tu perdes ta job si tu n'atteins pas les objectifs ?
- J'avoue qu'elles sont plus minimes que les tiennes.
- Plus facile de bouger les pions en dessous que de revoir l'ensemble du problème.
- Et comment verrais-tu la gestion de l'entreprise pour régler des retards ?
- Je ne suis pas payée pour penser à ça, mais déjà si la compagnie était un peu plus humaine et avait un peu plus de sensibilité quand des drames arrivent, ça motiverait les troupes à travailler plus fort.
- Il y a un manque de communication flagrant dont je vais faire part à la prochaine réunion du c.a. Si j'avais eu l'information à propos de votre accident...
- C'est passé, coupa Patricia.

Cette dernière ressentait bien que son ancienne patronne éprouvait des remords face à sa froideur. Si elle n'était pas au courant du drame, comment pouvait-elle agir autrement ?

— Il faisait mauvais cette journée-là, commença Patricia. Les gars faisaient ce qu'ils pouvaient pour terminer la toiture, pour éviter de qu'il y ait trop d'eau sur le plancher de la grande salle de réception. Il nous restait le grand mat à fixer pour finaliser le toit. Tout s'est passé si vite. Le câble qui retenait la poutre centrale a lâché, bêtement. Mathias et Carlos qui se trouvaient juste à côté n'ont eu aucune chance de l'éviter. Ils sont morts sur le coup, écrasés par la lourde poutre.

Virginie eut un haut-le-coeur en imaginant la scène.

— Nous avons tout fait pour tenter de les sauver, mais ils étaient déjà partis. Toute l'équipe a été sous le choc. J'ai fermé le chantier pendant une semaine, permettant à mes hommes de prendre du temps pour eux. La municipalité a été très présente pour nous et la cérémonie en l'honneur de nos deux collègues a été magnifique.

— Mon père ne m'a jamais mentionné ce drame. On n'en a pas entendu parler à la télévision non plus, c'est étrange !

— Y'a eu une enquête de la CNESST et seul un avocat de l'entreprise est venu sur le chantier. Il n'a même pas daigné rencontrer les employés afin de leur offrir des sympathies. Comme je voyais bien qu'il n'y aurait pas d'aide de la part des hauts dirigeants de la compagnie, j'ai pris à mes frais d'offrir un service psychologique à mes hommes, prétextant que ça venait de la maison-mère. J'ai déboursé beaucoup de sous pour une cérémonie privée en disant

que ça venait de vous pour ne pas qu'ils perdent confiance en Construction Majestic.

— Pourquoi avoir caché ton initiative ?

— Je ne voulais pas briser le peu de moral qui restait aux troupes. Construction Majestic pour plusieurs, c'est l'emploi de leur vie. Dans une région comme la nôtre, il n'y a pas beaucoup de choix de bons emplois. Je voulais qu'ils conservent l'idée qu'ils travaillaient pour une compagnie pour qui ils étaient importants.

Virginie ne savait pas quoi répondre à tout ça. Elle était triste d'entendre l'histoire, mais surtout en colère de constater que son père avait autant négligé des humains fragilisés par le drame. Était-ce ce qu'elle devait être pour mener la compagnie ? Être froide et sans émotion ? Devant le silence qui augmentait, elle saisit la main de son invitée sur la table.

— Je suis sincèrement désolée d'apprendre que la compagnie s'est comportée aussi rudement à votre regard. Je vais personnellement y remédier, tu as ma parole.

Le regard compatissant de Virginie ainsi que son contact chaleureux mit Patricia dans ses états. La colère qui l'habitait avant de partir de chez elle pour le souper avait disparu. Elle sentait son homologue sincère, et cela lui fit du bien. Les deux femmes s'observèrent et aucune d'entre elles n'essaya de mettre fin à leur contact physique. C'est le serveur, avec les plats principaux, qui les fit reculer. Ces dernières gardèrent de nouveau le silence en regardant leurs assiettes. Virginie prit les devants en versant de nouveau du vin dans leurs coupes.

— À Mathias et Carlos ! lança l'héritière de Construction Majestic, levant son verre.

Patricia sourit devant la mémoire de son ancienne patronne. Dans toute l'histoire qu'elle avait racontée, celle-ci avait retenu le plus important : les deux hommes qui avaient perdu la vie. L'espoir de voir reconnaître le drame par la compagnie rendit heureuse Patricia, qui leva son verre à son tour. Les deux femmes se regardèrent, souriantes. Le temps d'un moment, elles avaient l'impression d'avoir vraiment enterré la hache de guerre et voyaient de l'espoir dans leur collaboration. Elles continuèrent le repas en discutant de tout et de rien. L'ambiance était légère. Virginie commanda une autre bouteille de vin.

— Oh, non, s'opposa Patricia. J'ai déjà un peu trop abusé de ta bonne grâce monétaire.

— Je t'ai dit de ne pas t'en faire, et puis je n'ai pas du tout envie que la soirée se termine.

Virginie se sentait relaxe et beaucoup moins tendue. Elle n'avait pas envie de retourner à la réalité. Elle n'avait toujours pas eu la confirmation de son ancienne contremaître pour un retour sur le chantier et hors de question de conclure cette soirée sans l'avoir. Patricia quant à elle était mélangée. C'était peut-être l'alcool qui diminuait ses capacités à raisonner, mais étonnamment, elle avait beaucoup de plaisir en compagnie de celle qui l'avait sauvagement congédiée. Elle n'avait pas non plus envie que la soirée se termine si tôt. Elle accepta donc volontiers les prochains verres de vin que lui offrit Virginie, en oubliant bêtement les limites à ne pas dépasser. Elles discutèrent de tout et de rien comme si elles étaient des amies de toujours. Après des heures à savourer un moment agréable, elles durent se résigner à quitter le restaurant devant le fait qu'il allait fermer incessamment sous peu. Titubant légèrement, Virginie perdit légèrement pied en tentant de

mettre son manteau, retrouvant son équilibre collée contre Patricia. Cette proximité déstabilisa la contremaître, qui tenta de ne pas le démontrer. Elle remit sur pied son ancienne patronne en riant de la situation. Patricia ne réalisa pas les papillons qu'elle avait donnés à Virginie lors de ce court instant.

— Tu ne vas pas conduire, j'espère ? demanda Patricia.

— Bien sûr que non. Je vais nous appeler un taxi.

Dans une ultime tentative pour poursuivre cette soirée, Virginie y alla d'une proposition qui la surprit étant donné la froideur de l'extérieur.

— Tu veux marcher un peu ? Question de digérer.

Aussitôt lancée, Virginie se trouva ridicule d'offrir ce genre de proposition pour *digérer*.

— Avec plaisir, acquiesça Patricia en souriant à son ancienne patronne.

C'était peut-être l'alcool qui réchauffait ses sens, mais contrairement à leur arrivée, Virginie ne sentait plus le vent glacial. Elle était tout simplement bien. Elle ne se posait plus de questions. Tout ce qui l'intéressait, c'était de ne pas perdre ce bien-être qu'elle ressentait comme si, en une soirée, toute la pression à être la prochaine dirigeante de Construction Majestic n'existant plus. Elle était simplement une femme ordinaire qui vivait une soirée agréable. Les deux femmes se dirigèrent vers la route principale, ornée de nombreuses lumières de Noël. La neige avait miraculeusement commencé à tomber par gros flocons, rendant le moment encore plus féérique. Même s'il se faisait tard, l'ambiance semblait festive en ce vendredi soir. Une patinoire sur un lac accueillait encore beaucoup de patineurs. Les deux femmes s'approchèrent pour observer

ces hommes et ces femmes qui se laissaient glisser sur la glace.

— Il ne faudra pas que je te ramène trop tard, ta copine pourrait se demander ce qui se passe ! commença Virginie.

— Ma copine ?

— Oui, celle qui m'a accueillie plus tôt. Elle a l'air plutôt sympathique.

— Oh, Jenny ? Ce n'est pas ma copine, c'est ma colocataire.

— Oh !

— Disons qu'avec tous les frais que j'ai assumés ces dernières semaines, je n'ai pas eu vraiment le choix de prendre une colocation. Et ça faisait bien l'affaire de mon amie Jenny.

De remettre en surface les répercussions du drame que l'équipe de la villa avait vécu rendit Virginie triste, ce qui n'échappa pas à Patricia. Elle se retourna devant l'air maussade de son ancienne patronne et la rassura en lui saisissant les épaules.

— Faut pas t'en faire pour moi, j'suis fait solide !

— Je m'en veux, souffla-t-elle. J'ai été ignoble. Y'a aucun employé qui va vouloir revenir travailler sur le chantier. Mon père va me tuer !

— Vraiment ? demanda Patricia.

— Bien, pas au sens littéral évidemment, mais la compagnie va essuyer des pertes énormes avec ce projet s'il n'est pas prêt pour le réveillon.

— C'est juste une petite villa. Vous faites des tonnes de plus gros projets que celui-ci.

— Oui, mais y'a beaucoup d'argent en jeu ici. MC Pickard a versé une généreuse somme à la compagnie pour

réaliser le projet dans les temps. Mon père en avait fait visiblement un devoir, étant donné qu'il a balayé sous le tapis votre drame.

Les yeux plongés dans ceux de Patricia, Virginie ne put empêcher sa pulsion et déposa ses lèvres sur celles de son ancienne contremaître. Surprise, cette dernière recula.

— Je suis désolée, souffla Virginie, confuse. Je...

— Ne dis rien ! répondit simplement Patricia. Il faut partir.

— Oui. Bien sûr !

Les deux femmes revinrent au restaurant quitté plus tôt dans un silence déprimant. Virginie avait appelé un taxi et donna un bon montant d'argent au chauffeur avant d'ouvrir la portière à Patricia. Les deux femmes se regardèrent intensément, ne sachant pas trop comme réagir à ce qui venait de passer.

— Bonne nuit, souffla Patricia.

— Bonne nuit ! répondit Virginie en regardant son ancienne contremaître fermer la porte du taxi.

Elle regarda le véhicule quitter les lieux et se maudit d'avoir laissé ses émotions prendre le dessus sur le gros bon sens. Elle ignorait si cette soirée convaincrait Patricia de reprendre du service lundi. Son recul soudain face à son rapprochement était certainement la réaction d'une personne qui s'imaginait qu'elle voulait utiliser son pouvoir pour l'amadouer. Mais même si elle avait du mal à se l'avouer, pour elle, c'était beaucoup plus que ça...

5- La surprise

— OUI MARIO, JE suis bientôt arrivée. C'était le trafic monstre. Ne t'inquiète pas, j'ai amené mes cap d'acier. Je vais mettre la main à la pâte pour t'aider.

Virginie raccrocha, avec peu d'énergie. Elle avait passé le week-end à retourner dans tous les sens le souper avec son ancienne contremaître. La neige légère du vendredi soir avait fait place à une belle bordée le samedi, ce qui l'avait encore plus déprimée de sa situation. Elle avait résisté à l'idée d'appeler Patricia pour s'expliquer sur son geste impulsif. Déjà qu'elle s'était imposée lors de ce baiser improvisé, elle ne pouvait pas pousser sa chance et avoir l'air de la harceler. Mais elle n'avait pas arrêté de remuer tout ce qui s'était mal passé avec ce chantier : le drame, le congédiement, la révolte des travailleurs, le baiser sous les flocons... *Le temps arrangerait bien les choses*, pensa-t-elle en se remémorant le proverbe fétiche de sa mère. Toujours dans ses réflexions angoissantes, elle tourna dans la grande allée qui avait bien été déneigée. *Il va falloir que je*

donne une grosse prime à ce cher Mario, pensa Virginie. Il avait tellement à cœur la compagnie qu'il était prêt à tout, même à déneiger l'entrée d'une construction en perdition pour aider. Mais en avançant de plus en plus, elle aperçut, derrière les immenses sapins enneigés, plusieurs voitures garées et plein d'ouvriers transportant des matériaux à l'intérieur.

— Ils sont de retour ? se demanda-t-elle à haute voix.

Lorsqu'elle reconnut le représentant syndical, Claude Séneau, elle n'eut plus de doute : les employés avaient décidé de revenir au bercail. À peine avait-elle éteint sa voiture qu'elle vit apparaître Mario devant son véhicule.

— C'est toi qui as réussi à les convaincre ? demanda-t-elle au contremaître, incrédule de ce qu'elle voyait.

— Moi ? Non, mais elle, oui, conclut-il en pointant Patricia au loin.

Le cœur de Virginie fit deux tours : elle n'avait rien gâché avec ce baiser improvisé. Lorsque Patricia croisa son regard, elle faillit perdre l'équilibre tellement elle était heureuse de la revoir.

— Bon, si ça ne te dérange pas, j'irai me reposer, reprit Mario. Je crois que tu n'as plus besoin de mes services.

— Oh, mais bien sûr, Mario. Sois assuré que tu recevras une bonne prime de Noël pour ton aide.

— Oh, ce n'est pas nécessaire. Si je peux juste profiter de ma retraite sans que ton père me rappelle sans cesse, ça va être bien en masse.

— J'vais m'assurer qu'il te laisse te reposer, mais je m'occupe de ta prime.

Les deux complices se firent l'accolade et le vieux contremaître quitta rapidement le chantier. Virginie se retourna pour retrouver Patricia, mais elle ne la vit nulle part.

Les employés allaient et venaient dans un rythme établi. Tout le monde semblait savoir où aller et quoi faire. En se dirigeant vers le petit bureau mobile, Virginie tomba nez à nez avec Claude Sénécal.

— Pensez pas qu'on le fait pour vous !

— Ce n'est pas ce que j'imagine.

Sénécal continua son chemin. En voyant Patricia au loin plus tôt, Virginie savait bien que les employés étaient revenus pour elle. Avec le drame qu'ils avaient vécu ensemble, elle avait un ascendant positif sur les troupes. Au-delà du fait que le chantier était de nouveau sur les rails, le fait que Patricia était de retour sur place rendait Virginie euphorique. Elle tentait tant bien que mal de cacher son excitation. Arrivée dans le bureau mobile, elle enleva son manteau et fit des allers-retours dans le petit espace afin de calmer ses énergies. Elle devait reprendre le contrôle de ses émotions. Lorsque la porte du bureau s'ouvrit, elle crut s'évanouir tant la joie de se retrouver devant Patricia la frappait durement.

— Bonjour, commença simplement la contremaître en souriant à sa patronne.

— Bonjour, souffla en retour Virginie, incertaine de ce qu'elle devait faire dorénavant.

— J'ai rencontré les gars en fin de semaine et je les ai convaincus de revenir terminer le boulot, mais il va falloir une petite compensation, si tu vois ce que je veux dire.

— Tu peux leur garantir qu'ils auront tous une prime généreuse pour Noël, quitte à la payer moi-même.

— Bon, je dois y retourner. Le réveillon, c'est dans deux semaines, et y'a beaucoup de boulot à faire encore. Il va y avoir beaucoup d'*overtime*, ça va pour la compagnie ?

— Oui, répondit simplement Virginie.

Au moment où la contremaître allait sortir, la patronne s'avança vers elle un peu.

— Patricia...

— Oui ?

— Je... je suis contente de te voir.

Patricia sourit sans rien dire et quitta le bureau. Virginie leva les yeux au ciel et se maudit de son idiotie.

— *Je suis contente de te voir*, reprit-elle pour elle-même avec une voix nasillarde. Tu parles d'une réplique de merde !

Comme prévu, les journées s'éternisèrent. Les hommes, épuisés, quittaient le chantier le soir en bâillant mais arrivaient, le matin, déterminés. Comme s'ils s'étaient concertés pour prouver à la compagnie qu'ils étaient les meilleurs, ils travaillèrent d'arrache-pied tous les jours, même le week-end. Patricia et Virginie se croisèrent très rarement et leurs discussions s'en trouvèrent limitées, au grand dam de la patronne. Elle aurait désiré pouvoir prendre quelques instants, seule à seule avec la contremaître, mais même elle faisait des heures de fou à gérer l'approvisionnement. Elle n'avait pas l'énergie de tenir une conversation plus sérieuse. De toute manière, elle ne voulait rien faire qui pourrait potentiellement gâcher l'harmonie qui régnait sur le chantier. L'important était de sauver le projet !

∞

— Tu en demandes beaucoup, ma fille, lança Georges Pitre à Virginie. Déjà que j'ai accepté sans broncher les heures supplémentaires que tu m'as facturées.

— Je crois que tu leur dois bien ça.

— Tu aurais pu m'en parler avant de le promettre, ça !

— Personne ne le sait. Je veux leur faire une surprise. Avec le drame que tu as omis de me dire, je crois que tu peux te garder une petite gêne sur le “m’en parler avant”. Ils le méritent, point final !

La détermination de sa fille émut Georges. Elle avait pris beaucoup de galon avec ce chantier, et sa gestion avait été remarquable. Avec le drame et les retards, il avait été convaincu qu’ils n’arriveraient pas à terminer à temps le projet, et pourtant, ils étaient là, à quelques heures de pouvoir laisser MC Pickard célébrer Noël en grand. Georges trouvait aussi que sa fille dégageait une énergie positive contagieuse. Il sourit avant de lui signer les documents qu’elle lui avait demandés.

— Tu seras une présidente redoutable pour la concurrence !

Virginie ne sut pas quoi répondre. Elle lui sourit en retour avant d’attraper les billets qu’elle avait demandés et quitta le bureau de son père. Elle ne devait pas arriver en retard. Elle avait ordonné à tous les employés qui avaient travaillé sur le chantier de se retrouver à la villa de MC Pickard pour dix-neuf heures, avec leurs familles. Le chantier s’était terminé vers quatorze heures, avec l’installation des dernières ampoules du majestueux luminaire de la salle de réception. Elle avait assisté à ce moment avec émotion, sachant très bien que ces derniers ajustements sonnaient la fin d’un projet qui avait coûté la vie à deux coéquipiers et qui avait changé l’existence de tout le monde sur le chantier.

La route vers la villa ne se fit pas sans difficulté. La petite neige qui tombait, quoi que féérique pour un réveillon à venir, ralentissait la circulation. En plus du trafic un peu plus dense qui se dirigeait vers la villa pour le méga party

qu'avait annoncé MC Pickard. Virginie angoissait à l'idée d'arriver en retard au rendez-vous qu'elle avait fixé à ses employés. Mais heureusement, elle arriva à temps. Elle fut heureuse de constater que tout le monde était là, près du grand sapin, devant la villa. Même le très joyeux Claude Sénecal avait accepté de se présenter un soir de réveillon. Ils étaient nombreux devant elle à attendre son discours avant de partir réveillonner. Ils étaient tellement qu'elle n'arrivait pas à trouver Patricia à travers la foule.

— Bonsoir tout le monde, commença-t-elle finalement. Je voudrais tout d'abord vous remercier de vous être déplacés à cette heure avec vos familles. Je sais que nous sommes le réveillon, mais je vous assure que le déplacement en vaudra la chandelle. J'aimerais tout d'abord faire l'annonce officielle d'une entente prise avec MC Pickard et Construction Majestic afin que soit érigé sur le terrain de la villa un petit monument en mémoire de vos deux collègues qui ont perdu la vie tragiquement pendant ce chantier. La perte de Mathias et Carlos aura été une dure épreuve pour vous tous. J'aurais aimé en prendre conscience avant, mais voilà. J'espère que ce petit monument, qui sera installé au printemps, saura perpétuer la mémoire de vos deux camarades et mettre un baume sur cette douleur qui vous habite sûrement encore aujourd'hui. Avant de continuer, j'aimerais que l'on prenne une petite minute de silence pour honorer la mémoire des deux disparus.

Tout le monde baissa la tête en signe d'hommage. Le silence fut pesant, mais à la fois libérateur, comme si tout le monde attendait depuis longtemps de pouvoir se recueillir sans le stress de devoir reprendre le travail.

— Merci, reprit enfin Virginie. Maintenant, passons aux bonnes nouvelles. Vous recevrez lors de votre

prochaine paie une prime spéciale pour votre travail sur le chantier. C'est une reconnaissance pour votre dévouement et votre ardeur. Construction Majestic a erré à reconnaître l'importance de chacun dans ce projet et à valider le drame. La compensation que vous allez recevoir était à mon sens nécessaire.

Son discours fut interrompu par des applaudissements. Claude Sénécal commença le bal et fut suivi par les autres employés. *Les bons comptes font les bons amis*, pensa Virginie en souriant au représentant syndical.

— Mais ce n'est pas tout ! reprit l'héritière de Construction Majestic. Si je vous ai invités ici avec vos familles, c'est que je vous convie tous à la soirée donnée par MC Pickard dans sa majestueuse villa ce soir !

Tout le monde se regarda, stupéfait. Ils n'en revenaient pas de pouvoir participer à cette fête qui était vue comme inaccessible pour le commun des mortels.

— MC Pickard et Construction Majestic vous souhaitent un très bon réveillon. Profitez de la musique, de la nourriture, et surtout de votre famille. Savourez le fruit de votre travail. Allez vous amuser ! Vous le méritez !

Les employés s'empressèrent de venir remercier Virginie, qui les poussait à se dépêcher à entrer avant de finir enseveli sous la petite neige qui tombait. Claude Sénécal s'approcha d'elle et lui serra la main. Ils n'avaient pas besoin d'échanger de mots pour se comprendre : ils avaient eux aussi enterré la hache de guerre et elle savait qu'à l'avenir, elle pourrait compter sur lui et ses collègues. Lorsque le représentant syndical la laissa, une autre personne prit sa place. Virginie devint molle, affectée par cette présence tant espérée.

— Très beau *speech*, commença Patricia.

— Merci. J'ai tenu ma promesse. Je leur ai offert ce qu'ils méritaient.

— Maintenant que le chantier est terminé, tu vas faire quoi ?

— Sûrement me voir confier un autre mandat sur un autre projet.

— J'espère avoir la chance de retravailler sous tes ordres. Malgré notre faux départ, ce fut un plaisir les dernières semaines de pouvoir te voir tous les jours.

— Je suis convaincue que Construction Majestic aura besoin d'une contremaître de ton calibre dans un projet prochainement. Je vais m'assurer de parler en bien de toi.

— Et si on arrêtait de parler ? demanda Patricia en s'approchant doucement de sa patronne.

Lorsque leurs lèvres se touchèrent, Virginie frissonna. Ce n'était pas le vent froid qui lui donnait la chair de poule, mais plutôt la bouche douce et sensuelle de sa contremaître. Tout était chaud, mielleux et tendre. Virginie et Patricia ignoraient où cette relation allait les mener, mais elles étaient convaincues qu'elles auraient le plus merveilleux des réveillons.